

Introduction

GRANDIR ?

David BERNARD

En 1974, à l'occasion de la mise en scène au festival d'Automne par Brigitte Jaques-Wajeman de la pièce de théâtre de Frank Wedekind *L'Éveil du printemps*¹, traduite par François Regnault, Jacques Lacan écrit une préface² dont la *dansité* est à la mesure du chantier qu'il poursuit pour mettre la psychanalyse sur ses pieds, comme pratique et éthique cliniques. Revenir aujourd'hui à ce texte de Lacan est l'occasion de souligner son abord inédit de l'adolescence, se distinguant d'une dimension développementale au profit d'une approche structurale, ainsi que le démontreront les contributions des différent-es auteur-es de cet ouvrage. Nous trouverons notamment parmi elles les témoignages et commentaires inédits de Brigitte Jaques-Wajeman et de François Regnault. Car c'est aussi une rencontre qui aura décidé de l'écriture de cette préface : « Il n'est rien que je ne fasse pour Brigitte », confia Lacan.

LE MYTHE DE L'ADULTE

Mais pour lors, partons d'un fait : Lacan aura peu utilisé des signifiants d'adolescence, de jeunesse, ou de puberté. Pourquoi ce silence ? La question ainsi posée, appelle déjà à une rectification. Qu'il ait peu utilisé ces signifiants ne dit pas pour autant qu'il fut silencieux sur l'expérience adolescente. En témoignent de nombreux extraits de ses écrits ou séminaires, sur lesquels s'appuieront les différents travaux qui composent cet ouvrage. D'un bout à l'autre de son enseignement, Lacan ne manqua pas en effet d'isoler et de démontrer le réel en jeu dans cette expérience. Parmi ses commentaires, prenons l'une de ses thèses majeures sur ce sujet : « Le savoir de la castration », voilà « ce qu'à quatorze ans

1. WEDEKIND Frank, *L'Éveil du printemps. Tragédie enfantine*, trad. de François Regnault, préface de Jacques Lacan, Paris, Gallimard, 1974.

2. LACAN Jacques, « Préface à *L'Éveil du printemps* », in Jacques LACAN, *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

on évite mal³ ». De quoi déjà éclairer la raison précise pour laquelle Lacan utilisa si peu le signifiant « adolescence ».

En effet, quel est sur ce thème le préjugé le plus commun ? Celui que nous souffle notre pente naturelle, autrement dit notre fantasme, à croire à l'être adulte... mature. Nous parlons en effet le plus souvent de l'adolescence comme d'une phase, parmi d'autres. L'enfant, grandissant, passerait d'une phase à une autre, et ce faisant deviendrait de plus en plus mature, adapté à la réalité. Il s'agit là de l'idéal du développement, dont Lacan donnera le fin mot : la maîtrise. Le développement, avance-t-il dans son séminaire *Encore*, « se confond avec le développement de la maîtrise⁴ ». Le développement n'est autre chose que le développement espéré de la maîtrise, au bout de quoi le sujet, enfin gradé, parviendrait à un rapport pacifié et harmonieux au monde. « *M'être* de moi comme de l'univers⁵ » ajoutera Lacan, pour un qui maître de son désir et de sa jouissance, saurait alors faire Un avec l'Autre. Pas étonnant dès lors que l'adolescence ait de tout temps été considérée comme une initiation, au bout de laquelle le sujet adviendrait à la sage connaissance : savoir enfin comment devenir femme ou homme, et comment rencontrer l'autre pour trouver en lui son répondant. Au terme de son développement, le sujet parviendrait alors à cette levée de voile où lui serait révélé le secret du rapport sexuel et les modalités d'un « savoir-vivre⁶ ». Et d'ailleurs, n'était-ce pas déjà l'espérance de l'enfant ? Celle-là même que Freud avait su entendre derrière son désir d'être un grand, et sa croyance dans lesdites grandes personnes : pouvoir un jour désirer et jouir sans honte. Voilà ce que promettrait l'Union sacrée, pour quand on sera grand. Ainsi, écrit Freud, « l'enfant se préoccupe d'une [...] question : quels sont l'essence et le contenu de cet état que l'on appelle "être marié" ; il y répond différemment selon la conjonction de perceptions fortuites fournies par les parents [...]. Mais ce qui est commun à toutes ces réponses, c'est que l'enfant se promet de l'état d'être marié une satisfaction de plaisir et suppose qu'il n'y est plus question d'avoir honte⁷ ».

Que nous enseignent ces mots d'enfants, comme toujours si près de la structure ? Que grandir se nourrit secrètement de l'espoir de pouvoir maîtriser cette jouissance qui ne convient jamais, et qui pour cette raison divise chacun ainsi que l'affect de honte en constitue le signe. Voilà qui éclaire aussi pourquoi les enfants regardent souvent d'un œil envieus, admiratif et craintif, ceux qu'ils nomment « les grands ». Il s'agira parfois des adultes mais surtout plus près

3. LACAN Jacques, « Discours de conclusion », in *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 9, décembre 1972, p. 513.

4. LACAN Jacques, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 53.

5. *Ibid.*

6. LACAN Jacques, *Le Séminaire, livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 220.

7. FREUD Sigmund, « Les Théories sexuelles infantiles », in Sigmund FREUD, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970, p. 24.

d'eux, dans la cour de l'école ou du collège, de ceux qui de *classe* supérieure leurs sembleront tellement mieux savoir y faire... en tout. Or qu'est-ce que ces grands sinon une image, brillant à la mesure de ce qu'ils seront supposés détenir et incarner : le phallus, instrument du désir et de la jouissance ? Les regardant, les plus jeunes pourront alors songer atteindre à leur tour cette possession, eux qui un jour *passeront* en CP, CM2, jusqu'à ladite « Terminale » et sa promesse d'être enfin *formé*.

Nulle raison bien sûr de nous arrêter là. Il serait trop simple de regarder de loin, voire de haut, cette illusion enfantine et cet espoir de folle jeunesse. En effet, l'adulte n'aura-t-il pas lui-aussi son vœu d'être *in*, ses espérances mises dans quelque cercle d'initié, qu'il soit financier, religieux, sportif, professionnel, voire, comble du comble, analytique ? Façon, moins poétique peut-être, de continuer à supposer au lieu de l'Autre l'existence d'un secret, et dans l'attente de sa révélation, de montrer patte blanche, pour rentrer dans le rang. À l'ombre de quelque maître, le sujet pourra alors se rêver grand et libre. Nous y reconnaitrons sans peine cette passion du « moi fort⁸ », dont Lacan s'appliquera pour la névrose à démontrer combien elle s'emploie à venir cacher ce qui divise tant chacun, la castration.

Autant dire que de l'enfant à l'adulte, perdure cet espoir du bon développement. Sauf que, à cette passion du moi fort viendra toujours s'opposer la division du sujet, faite des paradoxes du désir... inéducable, et des entêtements de la jouissance. C'est là en effet un autre enseignement de Lacan. Pour la conduite de sa destinée, l'être parlant est celui qui n'apprend rien, mais qui au contraire répète ses échecs à la façon d'un Gribouille⁹ plongeant dans l'eau... pour éviter la pluie. Et c'est pourquoi Lacan s'élève contre ce mythe de l'adulte mature, épinglant plutôt son infatuation éhontée. Fallait-il que ce moi fort soit gonflé, pour ne pas voir sa division et se prétendre ainsi maître de son désir et de sa jouissance ? Alors que ces adultes, « il suffit de lire, il suffit d'y être un peu, il suffit de les voir vivre, il suffit de les avoir en psychanalyse, pour s'apercevoir de ce que ça veut dire, le développement¹⁰ ». Au point que, poursuit-il, il n'y a en somme que l'adulte à faire l'enfant, et peut-être de plus en plus.

Lacan y fit d'abord allusion à propos de la famille moderne, évoquant la façon dont les parents, dans des contextes de séparation, pouvaient parfois refiler à leur enfant la question de leur désir, lui demandant : « Qui est-ce que tu aimes le mieux, papa ou maman ? » Cette question, commente-t-il, « où l'enfant ne manque jamais de concrétiser l'écœurement qu'il ressent de l'infantilisme de ses parents, est précisément celle dont ces véritables enfants que sont les parents

8. LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in Jacques LACAN, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 826.

9. Cf. sur ce point LACAN Jacques, *Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 108.

10. LACAN Jacques, *Le Séminaire, livre XX, Encore, op. cit.*, p. 53.

(il n'y en a en ce sens pas d'autres qu'eux dans la famille) entendent masquer le mystère de leur union ou de leur désunion selon les cas¹¹ [...] ». « Faire l'enfant » sera donc une façon de ne pas se tenir pour responsable ni de son désir ni de sa jouissance, jusqu'à en remettre la charge à un autre, parfois un proche, ici le bien-nommé « rejeton ».

Souvenons-nous d'ailleurs de l'interprétation que donnèrent Marina Fois et Laurent Laffitte d'une telle position, dans un film intitulé justement *Papa ou maman*¹², et qui fit mouche auprès du grand public. Est-ce à dire qu'il y aurait également dans cet infantilisme de l'adulte, un effet d'époque ? Lacan n'hésita pas à l'avancer, dénonçant parmi les conséquences des discours de la science et du capitalisme, ce qu'il nomma un effet d'« enfant généralisé¹³ », nous conduisant sur le plan de la jouissance vers un avenir de ségrégation. Il en prenait alors pour indice cette confiance d'un homme de religion : « J'en viens à croire, voyez-vous, en ce déclin de ma vie, [...] qu'il n'y a pas de grandes personnes¹⁴. »

Nous saisissons ainsi, au gré de ces commentaires, l'une des raisons pour lesquelles Lacan utilisa si peu le terme d'adolescence. S'il faut entendre par ce signifiant, comme c'est le cas le plus fréquent, la désignation d'une phase lors de laquelle le sujet gagnerait, passée la *crise*, cette maîtrise du désir et de la jouissance, alors Lacan ne pouvait que s'inscrire en faux contre une telle conception. Voilà qui rejoint en effet, pas moins, tout son abord de la psychanalyse. Aura-t-il assez souligné avec Freud que le rapport au monde est toujours conflictuel et non d'harmonie ? Que le moi n'est jamais maître en sa demeure, mais que s'y invite toujours, impolie, la vérité de l'inconscient ? Qu'il n'y a pas à éduquer le désir, mais à l'accueillir dans ses paradoxes ? Qu'il n'y a pas de rapport au bon objet, mais uniquement un rapport au manque d'objet ? Qu'il n'y a pas à promettre quelque maturité génitale, mais à faire démonstration du réel du non-rapport sexuel ? Et que, *in fine*, chaque phase consistera dans la rencontre traumatique et répétée de ce réel nommé castration ? Raison pour laquelle en effet, bien loin de réduire l'adolescence à quelque phase progressive vers la maturité, Lacan interroge ce qui à cet âge, *tout à coup*, arrive : quatorze ans.

LE FANTASME DE LA CONNAISSANCE

La phrase dont nous sommes plus haut partis en témoigne par le choix précis de ses termes. « Le savoir de la castration [...] voilà ce qu'à quatorze ans on évite mal. » Nous y retrouvons premièrement l'option clinique et éthique de Lacan :

11. LACAN Jacques, « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in Jacques LACAN, *Écrits*, *op. cit.*, p. 579.

12. BOURBOULON Martin, *Papa ou maman*, Pathé distribution, 2015.

13. LACAN Jacques, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », in Jacques LACAN, *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 369.

14. *Ibid.*

situer l'adolescence à partir de la catégorie du savoir, et non de la connaissance. Quelle différence entre les deux ? Il faut entendre ici la connaissance dans son sens biblique, lequel révélait ce qu'elle est depuis toujours : une métaphore du rapport sexuel. Dans la langue biblique, l'utilisation du signifiant « connaître » équivaut en effet à l'acte sexuel. Ainsi, lira-t-on dans la Genèse : « L'homme connut Ève, sa femme, elle conçut et enfanta Caïn, elle dit : "J'ai acquis un homme grâce à Yahvé¹⁵". » Il s'agit là, commente Lacan, de « la vieille métaphore du connaître. On connaît qui on a affaire – celui avec qui on a affaire, on le connaît dans l'amour ». « Cette sourde métaphore [...] pendant des siècles a sous-tendu la théorie de la connaissance¹⁶. » Ainsi, selon cette métaphore, un homme dans l'amour saurait ce qu'est une femme et de là, pourrait connaître le monde. « L'homme s'imagine qu'il le connaît, le monde, au sens biblique. Cette connaissance est tout simplement cette sorte de rêve de savoir qui vient à la place de ce qui était marqué du F de la femme¹⁷. »

D'où la question : jusqu'où un homme pourrait-il connaître celle qu'il croit être sa femme ? Guère loin sans doute, répondra Lacan, quand derrière celle-ci, il y aura toujours *une* femme, échappant pour une part à la logique phallique. Quant à la réciproque, soulignons la nuance que Lacan introduit : « je ne sais pas ce qu'il en est de ce qu'une femme connaît d'un homme. Il est très possible que ça aille très loin¹⁸ [...] ». Pas au point cependant de lui permettre à elle non plus de s'affranchir du réel du non-rapport sexuel. Et d'en conclure : « Il y a longtemps qu'on aurait pu s'apercevoir que le discours de la connaissance est une métaphore sexuelle, et lui donner sa conséquence, à savoir que, puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a pas non plus de connaissance¹⁹. »

Voilà donc pour le fait, établi de structure, et contredisant à ce que l'adolescence consiste en l'advenue du sujet à cette connaissance, fut-ce par étapes, phases, et autres initiations. Mais alors, en lieu et place de cette connaissance manquante, qu'y aura-t-il ? Selon Lacan, ce savoir qu'à quatorze ans « on évite mal », justement. L'expression vient dire la rencontre imposée, celle qu'on n'évitera pas, d'un réel en quoi consiste l'expérience adolescente, et dont cet ouvrage se propose de démontrer la cause et les enjeux. Elle dit aussi la façon dont l'inconscient viendra chiffrer ce réel, pour le convertir en ce « savoir de la castration ». Il se dévoile ainsi le renversement opéré par Lacan : l'adolescence ne consiste pas en la révélation pour le sujet d'une connaissance dont il se ferait l'initié, mais dans l'advenue de

15. LA BIBLE, *Ancien testament, Genèse, IV*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1956, p. 12.

16. LACAN Jacques, *Le Séminaire « Les non-dupes errent »*, inédit, leçon du 18 décembre 1973.

17. LACAN Jacques, *Le Savoir du psychanalyste*, leçon du 6 janvier 1972, in Jacques LACAN, *Je parle aux murs. Entretiens de la Chapelle de Sainte-Anne*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 102.

18. LACAN Jacques, *Le Séminaire, livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, leçon du 16 novembre 1976, in *Ornicar ?*, n^{os} 12-13, Paris, Navarin, 1977, p. 5-9.

19. LACAN Jacques, *Je parle aux murs*, *op. cit.*, p. 66.

ce savoir de la castration qui s'imposera à lui, et qui le divisera. Il s'agira de ce savoir sans sujet que constitue l'inconscient, et qui depuis toujours clame dans les symptômes la vérité du non-rapport, qui réveille et angoisse. Moritz : « Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé dormir tranquille²⁰ [...] ? »

LA FASCINATION DU NOUVEAU

Nous voilà en effet conduits à la raison de cet ouvrage : un commentaire à plusieurs voix, et sous des angles divers, de la pièce de théâtre *L'Éveil du printemps* de Frank Wedekind, ainsi que de la préface que Jacques Lacan rédigea pour sa mise en scène. Les raisons de ce choix sont plurielles, et s'éclairent au regard des développements qui précèdent.

Il y a bien sûr le thème, l'adolescence, qui traverse toute cette pièce de théâtre, et qui aura arrêté Freud, puis Lacan. Mais soulignons de quelle façon. En effet, s'arrêtant en 1974 à ce texte daté de 1891, Lacan nous offre un premier paradigme pour aborder l'expérience adolescente. Nul besoin, à le suivre, de nous laisser attraper par la fascination du nouveau, ainsi que s'y restreignent tant d'études sur l'adolescence. Il est bien sûr nécessaire d'interroger à quelles réalités de discours les jeunes sujets d'aujourd'hui ont à faire, et à quelle place ils s'y retrouvent attendus par l'Autre comme « objets d'espoir²¹ », autant que menaces de changement. Mais reste que, les jeunes ne sont plus ce qu'ils étaient... depuis l'Antiquité ! Et quant à l'angoisse de leurs aînés de les voir débarquer, celle-ci pourrait bien concerner lesdits aînés eux-mêmes, quand ceux-ci du haut de leur bon développement s'accrocheront à la certitude de leur bon goût et à leur expérience sacro-sainte. Ainsi que l'avait indiqué Hannah Arendt, il y a peut-être toujours pour la génération qui précède une difficulté à accueillir celui que l'on nommait justement, dans l'antiquité, le « nouveau²² ».

Ainsi, nous pourrions assurément aujourd'hui réécrire à l'heure du numérique une version de *L'Éveil du printemps*. Seulement, qu'est-ce que cela changerait, quant à ce qui préoccupe le jeune Moritz ? Souvenons-nous ainsi de sa plainte, après qu'il ait ouvert en secret un dictionnaire pour tenter d'y dénicher la connaissance qui répondrait enfin à sa question. « J'ai parcouru le *Dictionnaire Meyer* de A à Z, rapporte-t-il. Des mots – rien que des mots, des mots ! Pas la moindre explication claire. Ô cette pudeur ! À quoi bon un vocabulaire qui, sur les questions les plus pressantes de la vie, ne répond pas²³. » Moritz, aujourd'hui, serait connecté, et allumerait son écran (*sic*) pour trouver réponse à sa question. Pas certain pour autant que nos écrans d'aujourd'hui y

20. WEDEKIND Frank, *L'Éveil du printemps*, *op. cit.*, p. 24.

21. LACAN Jacques, « Analyticon, Impromptu n° 2 », Vincennes, 3 juin 1970, inédit.

22. ARENDT Hanna, *La Crise de la culture*, Paris, Folio-Essais, 1972, p. 227.

23. WEDEKIND Frank, *L'Éveil du printemps*, *op. cit.*, p. 24.

répondent mieux qu'avant. Plus encore, en nos temps de communication et de transparence où tous les voiles, nous assure-t-on, se lèvent, il se pourrait qu'il y ait moins d'accueil fait à l'énigme et aux affects qu'elle suscite.

UNE LECTURE ANALYSANTE

Or l'énigme justement, n'est-ce pas là aussi ce à quoi Lacan nous reconduit, cette fois par le style même de ses écrits ? Dont cette *Préface à L'Éveil du printemps* qui, ainsi qu'il le voulait, ne pourra se lire en « diagonale²⁴ ». Chacun de ses mots y est en effet pesé, comme chacune de ses équivoques, pour aller contre le fantasme de la connaissance de l'adolescence et restituer en lieu et place, la possibilité de l'énigme. Seule façon, savait-il, de faire résonner ce mi-dire qu'est la vérité de l'inconscient, et nous faire l'offre d'une lecture analysante. Il faut alors mesurer l'importance de ce pari éthique, ainsi que l'enjeu qu'il revêt pour nous aujourd'hui, quand le discours capitaliste s'évertue toujours plus à réduire la langue à son pouvoir de suggestion, de mots d'ordre, et de slogans, y compris dans l'usage des concepts lacaniens, toujours menacés aujourd'hui d'être ravalés au rang de ritournelles.

Telle est aussi la raison du sous-titre de cet ouvrage : *Une autre lecture de l'adolescence*. En effet, à ce risque d'un savoir pré-formaté, qu'est-ce que Lacan oppose ? Une exigence et une aventure de lecture. Nous savons sur ce point que ses écrits ont la réputation d'être indigestes. Indigestes en effet, pour ce qui serait une simple satisfaction de la demande du lecteur. Mais pas sans lien avec ce qui justement se distingue, voire s'oppose à la demande : le désir. Lacan, par son style même, et sa complexité, entendait non pas satisfaire une demande, mais produire un désir de lecture. Il en est un d'ailleurs qui l'avait parfaitement remarqué et qui l'énonça explicitement, deux jours après la mort de Lacan. Il s'agit de Michel Foucault qui, dans un entretien paru dans le journal italien, *Corriere della sera* le 11 septembre 1981, énonçait ceci : « Je pense que l'hermétisme de Lacan est dû au fait qu'il voulait que la lecture de ses textes ne soit pas simplement une "prise de conscience" de ses idées. Il voulait que le lecteur se découvre lui-même, comme sujet de désir, à travers cette lecture²⁵. »

Soulignons cette distinction : le style de Lacan n'invite pas à simplement s'intéresser à ses idées, mais à faire l'expérience d'une lecture. Soit, une lecture analysante, animée d'un désir de déchiffrement de la lettre. La psychanalyse, dans ses dimensions clinique, théorique et éthique, invite en effet à revenir au lieu même de cette barre qui sépare le signifiant du signifié, là où l'on ne comprend

24. LACAN Jacques, « D'une réforme dans son trou », in *Journal français de Psychiatrie*, vol. XXVII, n° 4, 2006, p. 3-5.

25. FOUCAULT Michel, « Lacan, le "libérateur" de la psychanalyse », in *Dits et écrits*, t. II, Paris, Gallimard, 2001, p. 1024.

pas, et là où ça s'écrit. Lacan en formulera plus tard la thèse de façon explicite : « l'inconscient, [est] ce qui se lit avant tout²⁶ ». Mais c'est aussi à partir de là qu'il argumentera à nouveau les particularités de son style. La barre, de séparer le signifiant et le signifié, est également le signe, non seulement qu'il n'y a pas de métalangage où tout pourrait se dire, mais aussi qu'il y a un impossible à dire. Il s'agit là du réel, à quoi Lacan par son style même se voulait affiner. « Si j'écris comme j'écris, c'est à partir de ceci, que je n'oublie jamais, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage. En même temps que j'énonce certaines choses sur les discours, il faut que je sache que d'une certaine façon c'est impossible à dire. C'est justement pour ça que c'est réel²⁷. »

Et c'est pourquoi ses écrits, voulant approcher la désorientation du réel et ses effets de réveil, représentent une expérience de lecture : « Je veux dire que c'est forcé qu'ils soient écrits comme ça²⁸. » La psychanalyse consiste en effet en un « savoir textuel²⁹ », qu'il s'agisse du savoir théorique ou du savoir inconscient. Il s'agira en chaque cas d'un savoir à interroger au niveau de la lettre et de son réel. Toujours à propos de ses écrits, il précise : « Vous n'êtes pas forcés de les comprendre [...]. Si vous ne les comprenez pas, tant mieux, ça vous donnera justement l'occasion de les expliquer³⁰. » Les expliquer, c'est-à-dire se tenir au lieu même de cette barre qui sépare le signifiant du signifié, là où « il y a occasion à ce que se produise l'écrit³¹ ». Aborder le texte de Freud, autant que celui de Lacan, nécessitent donc cette exigence de lecture, un « commentaire littéral³² » qui permette de donner privilège à la lettre, celle de Freud comme celle de Lacan : « Par la lecture de Freud, j'entends sa lecture au pied de la lettre³³ », et non *via* des ouvrages de seconde main.

Serait-ce alors faire de leurs écrits des textes sacrés? Réponse : « C'est là où l'on en prend à son aise avec elle [la lettre de Freud] qu'on y apporte une sorte de sacralisation fort compatible avec son ravalement à un usage de routine³⁴. » C'est à faire une lecture pressée de Freud et de Lacan que, n'en déplaise aux apparences, on les sacralise. Enfin, de même que le texte de Freud « n'a rien d'un ronron³⁵ », Lacan, par ce style, entendait aussi s'opposer aux effets de suggestion de tout discours, et donc d'endormissement. Il y insiste encore le

26. LACAN Jacques, « Postface », in Jacques LACAN, *Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 251.

27. LACAN Jacques, « Discours de Tokyo », le 21 avril 1971, inédit.

28. *Ibid.*

29. LACAN Jacques, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », in Jacques LACAN, *Autres Écrits*, op. cit., p. 250.

30. LACAN Jacques, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, op. cit., p. 35.

31. *Ibid.*

32. LACAN Jacques, « D'un dessein », in Jacques LACAN, *Écrits*, op. cit., p. 364.

33. LACAN Jacques, « Entretien avec Gilles Lapouge », in *Le Figaro littéraire*, 1^{er} décembre 1966, n° 1076, p. 2.

34. LACAN Jacques, « D'un dessein », in Jacques LACAN, *Écrits*, op. cit., p. 364.

35. LACAN Jacques, « Entretien avec Gilles Lapouge », in *Le Figaro littéraire*, op. cit.

19 avril 1977, lors de son Séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* : « Un discours est toujours endormant, sauf quand on ne le comprend pas – alors il réveille³⁶. » Redonner sa place à l'énigme, était donc aussi aller contre le pouvoir de suggestion du signifiant. Il s'en déduit une portée éthique de la lecture. Qu'est-ce que lire ? D'abord accepter de ne pas comprendre trop vite, non par simple modestie, mais pour rester éveillé aux questions qu'un écrit nous pose. Exigence de lecture, nécessaire à ce qu'un texte puisse s'éclaircir sans qu'on lui donne d'avance rendez-vous.

De là, revenons alors à la préface. Il apparaît en effet une affinité logique entre l'éveil que Lacan désirait produire par son style, et ce qui fonde *L'Éveil du printemps*. Les deux tentent de démontrer cette rencontre d'un réel qui réveille, divise et désoriente les connaissances établies, mais qui ce faisant permet que la question du désir puisse se reposer, autrement. Ce fut là d'ailleurs un autre aveu de Lacan adressé à la jeunesse : « J'aurais voulu essayer de vous... désorienter³⁷. » Cette préface n'a-t-elle pas aussi cet effet de désorientation, pour qui attendait sur l'adolescence le fin mot de Lacan ? Chacun, dans cette préface, pourra alors se laisser dés-orienter, à sa façon. Et c'est pourquoi aussi cet ouvrage propose un commentaire à plusieurs voix, où cette pluralité souhaitons-nous, rejoindra l'éthique de ce que Lacan nomma le *pas-tout*. En effet, puisque le réel contredit à l'idéal de la connaissance, au fantasme de la sphère harmonieuse d'un Tout, en déduire la nécessité logique de cette pluralité de lectures était un minimum.

Il ne s'agira donc pas ici d'un manuel, mais de lectures croisées de la préface de Jacques Lacan, de la pièce de Frank Wedekind, et de l'expérience de l'adolescence. Chacune de ces contributions aura alors trouvé dans ces textes, cliniques et théoriques, son point de départ singulier, ouvrant à cet espace d'entre les lignes, *inter ligere*, qui seul promet l'aventure d'un « gay sçavoir³⁸ ». On y vérifiera cependant une constante : l'expérience adolescente, bien loin de se réduire à un âge, nous reconduit aux questions cruciales de la psychanalyse. En cela, l'adolescence nous interprète chacun, ainsi que notre époque. Bref, ce qui arrive, à quatorze ans, nous regarde.

36. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, livre XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, leçon du 19 avril 1977, in *Ornicar ?*, n^{os} 17-18, Paris, Navarin, 1979, p. 7-11.

37. LACAN Jacques, « Analyticon, Impromptu n^o 2 », Vincennes, 3 juin 1970, *op. cit.*

38. LACAN Jacques, « Télévision », in Jacques LACAN, *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 526.